

Jeanne HUMBERT	<i>Eugène Humbert. (Vie et œuvre d'un néo-malthusien). Un vol. 336 p.</i>	350	45
Sébastien FAURE	<i>Mon communisme. Un vol. 368 pages</i>	260	30
ORION	<i>Nouveau dictionnaire des Girouettes. Un vol. 352 pages.</i>	300	30
Renée CHEVILLON	<i>L'âge de la confusion. (Documentation sur l'abondance). Un vol. 368 pages</i>	150	45
Jules VALLES	<i>L'Enfant. Un vol. 208 p.</i>	95	30
—	<i>Le Bachelier (224 p.)</i>	95	30
—	<i>L'Insurgé. Un vol. 184 p.</i>	95	30
	<i>Les 3 volumes ensemble</i>	285	70
VOLINE	<i>La révolution inconnue. Un vol. 700 pages</i>	270	70

NOS EDITIONS

L'IMPOSTURE RELIGIEUSE, par Sébastien Faure. — Un livre qui traite à fond la question du Dieu des religions et que tout esprit libre doit avoir dans sa bibliothèque.

Un volume de 256 pages in-8 coquille, franco, 250 francs.

LA SOCIÉTÉ SANS ÉTAT, par G. Berneri. — Trente-deux pages in-8 coquille suivie de : **QU'EST-CE QUE L'ANARCHIE**, par Luigi Fabbri. Bonne brochure à diffuser, qui répond aux problèmes de l'heure, 20 francs. Franco : 30 francs.

LE FEDERALISME LIBERTAIRE, par Pierre Besnard. — Comment construire une société libertaire qui fonctionne pour le bonheur de tous. Sans exploités ni exploités. En supplément deux opuscules sur : « le problème allemand » et « l'héroïsme dans les guerres modernes ».

Quarante-huit pages in-16 raisin, franco, 12 francs.

LE PROBLÈME ESPAGNOL, par Aristide Lapeyre. — L'immigration espagnole se trouve, aujourd'hui, à la croisée des chemins. A. Lapeyre traite le problème espagnol avec lucidité et objectivité.

Quarante pages in-8 coquille, franco, 22 francs.

COLLECTIONS DE « CE QU'IL FAUT DIRE ». — Première série : n° 1 à 20 inclus. Deuxième série : n° 21 à 40 inclus. Troisième série : n° 41 à 60 inclus. Chaque série franco, 120 francs.

LOUIS LOUVET

HISTOIRE DU MOUVEMENT ANARCHISTE

DECOUVERTE DE L'ANARCHISME

L'anarchie et les lexicologues. Ordre et désordre. L'anarchisme est-il réalisable ? Ce que veulent les anarchistes. Les diverses tendances de l'anarchisme. La répression des « menées anarchistes ». Devient-on anarchiste ? L'anarchisme et ses détracteurs. Une prose édifiante !

Une brochure illustrée de 32 pages, franco 25 francs. Les cinq brochures, franco 100 francs.

(Ne pas joindre frais de recommandation)

Ce qu'il faut dire

ORGANE BIMENSUEL DE LIBRE CULTURE ET D'ACTION PACIFISTE

6^e année. N° 62

30 janvier 1949

HISTOIRE DU MOUVEMENT ANARCHISTE

DECOUVERTE DE L'ANARCHISME

documentation recueillie
présentée et commentée par

LOUIS LOUVET



Rédaction - Administration :
11, rue de Sévigné, Paris-IV^e

Supplément
N° 1

COMMENT FONCTIONNENT NOS ABONNEMENTS

La nouvelle formule que nous avons adoptée pour nos abonnements et qui s'adapte aux difficultés actuelles assaillant à peu près tout le monde — nos abonnés y compris — mérite que nous revenions sur son mécanisme.

Chaque abonné a sa fiche débit-crédit.

Nous y inscrivons : 1° tout envoi de fonds à titre d'abonnement ou de réabonnement jusqu'à 300 francs, puisque nous acceptons le paiement par tranches successives au gré de l'abonné. Lorsque l'envoi dépasse 300 francs sans que rien soit spécifié, nous virons le surplus au fonds de propagande qui sert à financer la prospection et la propagande pacifiste.

2° Nous y ajoutons les ristournes sur les commandes de librairie (15 % sur la somme globale — port déduit — au-dessus de 300 francs, 10 % jusqu'à 300 francs). Il en résultera, pour qui lit beaucoup, un prolongement intéressant d'abonnement, pouvant aller jusqu'à la réception gratuite du journal.

3° Enfin, le reliquat des sommes versées avant le numéro 60 et qui devaient assurer la réception d'un certain nombre de numéros du *Ce qu'il faut dire* ancienne formule.

A chaque parution, nous retranchons le prix de revient du numéro, qui est porté sur la couverture, et qui est fonction du nombre de pages, des prix d'impression ou frais divers absolument inévitables.

Chaque changement d'adresse nécessitant la confection d'une nouvelle plaque, nous facturons celle-ci automatiquement.

La provision de l'abonné épuisée, nous l'en avisons par un relevé spécial qui le met au courant de sa situation vis-à-vis du journal.

Ce procédé, qui complique la tâche de l'administrateur, a le gros avantage de parer à l'instabilité des prix et de proportionner l'édition à nos possibilités. Nous attirons enfin l'attention de nos amis sur le fait que toute progression de notre vente et de nos abonnements diminuera sensiblement le prix de revient et que chacun en bénéficiera. Faites donc de nouveaux abonnés, trouvez-nous des dépôts, faites-vous adresser plusieurs exemplaires que vous diffuserez dans votre entourage.

...Et surtout, ne faites pas preuve de négligence dans vos règlements.

Tous envois de fonds à : Louis LOUVET, 11, rue de Sévigné, Paris-IV°
Compte chèque postal : 880-87, Paris.

HISTOIRE DU MOUVEMENT ANARCHISTE

documentation recueillie
présentée et commentée par

LOUIS LOUVET

Tous les mouvements sociaux de quelque importance ont leur Histoire. Le Mouvement ouvrier et le Socialisme ont vu nombre d'historiens se pencher sur leur développement et sur les faits et gestes de leurs leaders. Seul, le Mouvement anarchiste, qui peut à juste titre revendiquer un passé riche en hommes d'action et des doctrines offrant une particularité indiscutable, fait exception.

C'est pour combler cette lacune que les *Editions Elisée-Reclus* commencent cette année la publication d'un important ouvrage de documentation suivant l'ordre chronologique des événements.

Les travaux de Max Nettlau, avec sa *Bibliographie de l'anarchie*, d'Emile Darnaud, auteur des *Notes* et *Précis sur le mouvement*, la consultation de *La Grande Encyclopédie* de la fin du XIX^e siècle ont été d'un précieux concours pour la période qui s'étend de 1872 à 1880.

Les recherches à partir de cette date ont été grandement facilitées par une abondante littérature due aux partisans et adversaires de l'idée anarchiste.

Mentionnons, à titre indicatif, le livre de Jean Grave, *Histoire du mouvement libertaire sous la Troisième République*, qui ne peut être, à cause de sa partialité, considéré comme un témoignage objectif sur ce qui s'est passé durant la période qu'il relate.

Sébastien Faure, lorsqu'il annonça la parution de l'*Encyclopédie anarchiste*, avait l'intention, une fois parue la partie dictionnaire, de publier l'Histoire de la pensée anarchiste pays par pays, la vie et l'œuvre des principaux militants, théoriciens, écrivains, crateurs, artistes, agitateurs ayant approché peu ou prou le Mouvement anarchiste et le catalogue de toutes les publications, livres, brochures, etc., s'y rapportant.

Sans suivre point par point ce programme, la suite d'ouvrages que se proposent de publier les *Editions Elisée-Reclus* n'en est pas très éloigné. En bref, il s'agit — en employant des termes peut-être trop approximatifs — de dépeindre dans le détail, de mettre noir sur blanc le folklore anarchiste. Recréer l'atmosphère des diverses époques du mouvement ; dire l'effort des uns et des autres ; relater les procès — aussi bien ceux des humbles ou des oubliés que ceux des hommes connus — ; décrire les principaux événements, année par année, en France et, dans la mesure du possible, à l'étranger ; signaler en en donnant l'essentiel ou en en faisant l'analyse, en les reproduisant en certains cas : les essais, les thèses, les pamphlets, les brochures, les livres, les affiches, les placards, les chansons, les articles retentissants ; donner la biographie des militants ayant joué un rôle dans le mouvement ; parler des journaux et revues ; agrémenter les textes de dessins ou photographies ; conter des anecdotes se rapportant aux faits rapportés.

Pour mettre à exécution ce plan d'ensemble, les *Editions Elisée-Reclus* comptent sur l'aide efficace de tous ceux qui se réclament de l'idéal anarchiste ou qui s'intéressent au mouvement social à un titre quelconque.

L'idée anarchiste est par certains âprement combattue. Elle est défendue avec la même vigueur par ses partisans. Beaucoup la connaissent sous un faux jour. Elle n'indiffère personne.

Cher lecteur, dans l'époque tourmentée où chacun de nous se débat, fais bon accueil et fais connaître l'histoire d'un Mouvement qui a l'ambition d'amener l'humanité — à travers mille difficultés — sur le chemin du bonheur universel.

LES « EDITIONS ELISEE-RECLUS ».

DECOUVERTE DE L'ANARCHISME

LE début de l'*Histoire du Mouvement anarchiste* intitulé : « Découverte de l'anarchisme » surprendra sans doute maint lecteur. Il se justifie cependant à plus d'un titre. Découverte littéraire pour combien de ceux que le hasard, ou le désir de propagande d'un militant, amèneront à lire ces lignes et qui en sont encore à considérer les anarchistes comme de dangereux individus se réfugiant dans des caves pour y forger leurs complots, des brigands de grands chemins, des gangsters vulgaires, avides de jouir au détriment d'autrui. Souvent, plus « honorablement », l'anarchiste n'est plus à leurs yeux qu'un rhéteur assommant ou un doux illuminé chevauchant l'utopie.

Ces types d'anarchistes, nés à la faveur de romans populaires, d'enquêtes journalistiques bâclées et destinées à une clientèle peu difficile, de films à prétentions historiques, si différents soient-ils de la réalité restent encore ceux, qu'en toute bonne foi, se représentent toutes sortes de gens. Il n'est donc pas exagéré de prétendre que pour nombre de personnes

l'exposé objectif de ce qu'est l'anarchisme fera l'effet d'une véritable découverte.

Découverte également pour les innombrables jeunes gens qui, au sortir de la seconde guerre mondiale et du bâillon de l'occupation, ignorant à peu près tout des luttes sociales antérieures, sont venus apporter leur courage, leur ardeur, leur volonté à un Mouvement connu par oui-dire et qu'ils ont adopté sentimentalement séduits par la générosité de ses théories et son dévouement inlassable à la cause des plus malheureux, des plus déshérités, des plus exploités parmi les hommes.

La langue française — que l'on dit si riche en nuances — recèle quelques mots dont l'évolution a permis un double sens. *Anarchie* est de ceux-là ! Né sous le signe de la réprobation, l'intérêt bien compris de toutes les écoles autoritaires veut qu'il y reste. Que vient faire l'étymologie dans cette galère !

Pourtant, peu à peu, bon gré mal gré, les dictionnaires eux-mêmes ont dû modifier leurs définitions et leurs commentaires

L'anarchie et les lexicologues

Anarchie vient du grec et se décompose ainsi : *a*, privatif, *arché*, gouvernement, pouvoir, autorité : soit, *sans autorité*.

Au cours des siècles, en des périodes d'ignorance et de barbarie, il arriva bien souvent que le pouvoir central d'une région disparût et il en résulta un certain désarroi que les historiens baptisèrent assez arbitrairement du nom d'anarchie. En effet, les désordres qui suivaient étaient la résultante d'un état de compétition entre chefs de clans ou de factions qui luttaient pour instaurer leur pouvoir personnel. C'est en réalité la multiplicité de ces pouvoirs qui créait le chaos et non leur absence. Toutefois le terme fut consacré et anarchie devint synonyme de désordre. Encore aujourd'hui, nous retrouvons cette définition dans les dictionnaires.

Soigneusement entretenue, cette confusion jette sur le système philosophique qui a adopté la disparition de l'Etat pour base — c'est-à-dire la disparition de l'autorité organisée politiquement — et le nom d'anarchie pour se désigner, un jour fâcheux. C'est à dissiper ce quiproquo que s'acharnent les tenants de l'éthique nouvelle depuis près d'un siècle et c'est le résultat de leurs efforts, la part active qu'ils ont prise dans la vie sociale, que nous allons examiner, impartialement, dans l'ouvrage dont nous commençons la publication.

Qu'y a-t-il de plus aride, de moins original que la consultation des dictionnaires ou encyclopédies ? (1) Ce sont toujours les mêmes renseignements, formules ou références, à quelques variantes près. Il est nécessaire toutefois de nous aventurer en ces chemins battus pour y trouver les avatars du mot *anarchie*.

Prenons pour débiter l'*Encyclopédie* ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, huitième ouvrage du genre — depuis celui de Marcius Capella au V^e siècle — mis en ordre et publié par Diderot et d'Alembert, en 1751.

Au mot : *anarchie*, nous lisons :

C'est un désordre dans un Etat qui consiste en ce que personne n'y a assez d'autorité pour commander et faire respecter les lois et que, par conséquent, le peuple se conduit comme il veut, sans subordination et sans police. On peut assurer que tout gouvernement, en général, tend au despotisme ou à l'*anarchie*. (La dernière phrase a été reprise à leur compte par maints et maints auteurs, notamment par Victor Hugo).

Est-il besoin d'attirer l'attention du lecteur sur cette dernière phrase que contient la définition ? C'est, bien avant la naissance de toute théorie anarchiste, la condamnation sans appel de tout gouvernement par les hommes épris de liberté. Arthur Ranc, quoique non anarchiste, dans un article qui a fait autorité et que nous reproduisons en son temps, a su mettre en relief cette alternative.

Passons rapidement sur un siècle et demi qui a vu l'écllosion de quatre nouvelles encyclopédies pour arriver à celle dirigée par Berthelot et quelques savants et écrivains — dont C.-A. Laisant, qui a laissé un nom dans l'anarchisme — publiée de 1885 à 1901 sous le nom de *Grande Encyclopédie* et qui contient des pages fort intéressantes sur le Mouvement anarchiste. Voici le début de son analyse :

Anarchie. — Ce serait une injustice de vouloir apprécier l'idée anarchiste à travers les exploits de ceux qui ne voient dans l'anarchie qu'une occasion de démonstrations bruyantes, ou qu'un prétexte à des expériences de chimie. Si l'on étudie en philosophe l'histoire de l'école qui se qualifie d'anarchiste, on voit que ses

(1) Exception faite pour « L'Encyclopédie anarchiste » unique dans le genre.

manifestations, ou mieux, ses avatars successifs, ne sont que les incidents d'une guerre déclarée à toute contrainte, à toute discipline imposée, à tout gouvernement, à tout Etat, à toute autorité, à tout pouvoir, aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre économique.

On ne peut demander mieux comme objectivité. Par contre dans le *Dictionnaire* publié par Bescherelle, *anarchie* est définie par désordre, avec toutefois cet additif :

Iconologie : femme dont l'attitude annonce la fureur, ayant les cheveux épars, les vêtements déchirés, les yeux couverts d'un bandeau, foulant aux pieds le livre de la loi, d'une main brandissant un poignard, de l'autre une torche allumée.

Au demeurant « l'homme au couteau entre les dents » avant la lettre.

Dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, de Pierre Larousse, *anarchie* suscite un article fort important. Il nous paraît bon d'en extraire un passage qui se trouvait alors d'actualité :

M. Proudhon a donné le nom, paradoxal en apparence, d'anarchie à une théorie sociale qui repose sur l'idée de contrat substituée à celle d'autorité. Il faut bien comprendre que l'anarchie proudhonienne n'a rien de commun avec celle qui est caractérisée par la division d'une société en fractions hostiles les unes aux autres amenant l'instabilité des pouvoirs publics.

Sous ce nom, le célèbre penseur nous présente une organisation de la société où la politique se trouve absorbée dans l'économie sociale et le gouvernement dans l'administration, où la justice commutative s'étendant à tous les faits sociaux et produisant toutes ses conséquences réalise l'ordre par la liberté même et remplace complètement le régime féodal, gouvernemental, militaire, expression de la justice distributive. Les diverses catégories de services publics constituant autant de fonctions indépendantes se gouvernant chacune par elles-mêmes.

Ainsi, le gouvernement n'existe plus puisque, par le progrès de leur séparation, les facultés qu'il rassemblait autrefois échappent à son initiative : de l'anarchie est sorti l'ordre. Ainsi, aux yeux de M. Proudhon l'anarchie est et doit être le modèle des gouvernements, l'initiative municipale remplaçant la centralisation.

Les « Larousse », depuis, se suivent et se ressemblent. Il n'empêche que celui du XX^e siècle crut ne pas devoir être — sous la direction de M. Claude Augé — totalement impartial.

Puisque nous en sommes au chapitre des dictionnaires, il serait impardonnable d'omettre de signaler celui d'entre eux qui est contemporain de Proudhon et de Bellegarrigue — deux

des premiers journalistes anarchistes — le *Dictionnaire universel* de Maurice La Châtre, daté 1853, et qui eut l'avantage d'obtenir le concours de savants, d'artistes, de sociologues et d'hommes de lettres parmi lesquels nous trouvons entre autres, Arago, Ampère, Bescherelle, Blanqui, Chateaubriand, Alexandre Dumas, Cuvier, Edgard Quinet, George Sand, Lamartine, Lamennais, Michelet, Owen, Proudhon, Raspail, J.-B. Say, Thiers, Victor Hugo, etc.

Il faut indiquer que cet ouvrage est favorable aux idées d'émancipation et au socialisme. La révolution, alors récente, de 1848 l'a marqué de son empreinte. Il eut d'ailleurs une édition saisie et détruite sous l'Empire. Tout en tenant compte que le terme *anarchie*, dans son sens philosophique et non social, en était à ses débuts, il est surprenant, dans une encyclopédie à laquelle collaborait Proudhon, de le voir présenté sans grande tendresse :

Anarchie. — Absence de gouvernement ; état d'un peuple chez lequel il n'y a point de gouvernement ; ou bien pour parler le langage des politiques, état d'un peuple chez lequel l'action du gouvernement régulier est entravé ou suspendu. L'anarchie n'est point le résultat ordinaire de la démocratie, comme on le croit communément. Les républiques grecques et la république romaine ont offert, tant qu'elles furent démocratiques, aucun symptôme d'anarchie. L'anarchie est l'apanage exclusif et déplorable du gouvernement aristocratique ; c'est le mode d'opposition d'un tel gouvernement, où les grands rivalisent d'influence pour parvenir au pouvoir et où ils ont assez de puissance par leur ligue pour entraver le pouvoir existant. Rome, depuis l'assassinat des Gracques ; la France féodale, les oligarchies italiennes ne représentent qu'un état continué d'anarchie. L'anarchie est tellement d'essence oligarchique que, si elle apparaît dans un gouvernement populaire, c'est une preuve que ce gouvernement a cessé d'être démocratique pour devenir oligarchique. Toute l'histoire n'est qu'un long commentaire de cette vérité. Tel est le sens *politiquement* admis du mot anarchie. Le sens *philosophique* irait plus loin. Le mot gouvernement implique raison et justice pour chacun et pour tous. D'où l'exercice de la puissance, qu'elle procède d'un seul, de plusieurs, ou de tous, quand elle n'est pas accompagnée de la raison, de la justice, de l'équité, ce n'est plus du gouvernement, c'est de l'anarchie ; mais il est également juste de dire que de l'absence absolue de tout gouvernement suivant certains philosophes, peut résulter la raison, l'équité dans les rapports des hommes entre eux ; et alors, d'après cette doctrine, l'état d'anarchie devrait devenir le but de nos efforts et la dernière expression du progrès social. Dans cette acception, le mot anarchie serait synonyme de cette expression : l'ordre dans la liberté, tandis que, jusqu'à ce moment, on l'a appliqué exclusivement à l'idée de licence et de désordre. »

A la même source, au mot *anarchisme*, le grammairien s'est penché sur l'étymologie du mot et il en tire cette curieuse conclusion :

Anarchisme. — On a défini ce mot nouveau par système, opinions des anarchistes, et par là on donne à entendre tout système de gouvernement que l'opposition met en avant pour remplacer le gouvernement établi. Ce sens donné au mot anarchisme est contraire à l'étymologie et n'a pu être indiqué ni par un grammairien ni par un politique. Ecoutez ceux qu'on appelle communément anarchistes ; quand ils donnent leur opinion, on les entend faire la critique des lois et du gouvernement actuel, mais si on leur demande ce qu'ils veulent mettre à la place, aucun d'eux ne répondra l'anarchie. Si ces anarchistes ont des opinions bien arrêtées à cet égard, ces opinions auront trait à un gouvernement quelconque ; ce gouvernement, on peut, si l'on veut, le taxer d'utopique, mais jamais d'anarchisme, quand on connaît la valeur des mots qu'on emploie, ce qui est, du reste fort rare, surtout en politique, et dans notre siècle. Donc le mot anarchisme ne peut signifier que ce qui suit : ensemble des moyens employés par les ennemis d'un gouvernement légitime, c'est-à-dire régulièrement constitué par la souveraineté nationale, pour entraver sa marche ou le détruire ; ensemble des moyens employés pour entretenir chez un peuple l'anarchie, soit pour le détruire, soit pour y constituer le despotisme. »

Et le mot *anarchiste* qui suit ne le cède en rien aux deux précédents :

Anarchiste. — Fauteur de troubles, de désordres. (Que d'anarchistes sont des héros, que de héros sont des anarchistes ! — E. Barbé). En bonne part : partisan d'un système politique dans lequel la société se gouvernerait par elle-même sans délégation de pouvoirs. Anarchiste de démagogie : celui qui cherche à détruire le gouvernement de son pays, afin de faire arriver au pouvoir les partisans de la liberté illimitée. Anarchiste de réaction : celui qui cherche à renverser un gouvernement, afin de rétablir les choses dans leur état ancien. Dans le langage des partis ce nom est donné tour à tour à ceux qui défendent les lois, et aux fonctionnaires qui les violent. *Anarchiste d'en haut* : membre d'un gouvernement ou de la classe riche de la société, qui donne l'exemple du mépris et du renversement des lois. *Anarchiste d'en bas* : se dit des classes pauvres, et ignorantes toujours disposées à renverser un gouvernement, qu'elles accusent à tort ou à raison d'être la cause de leur misère. »

Il y aurait énormément d'observations à présenter sur ces trois citations qui ont une valeur documentaire sans plus. Depuis cent ans, en effet, l'anarchisme a tenu suffisamment de place dans la vie sociale pour que ces distinguo paraissent

périmés. On les apprécie avec le même sourire amusé qu'ont un médecin ou un technicien consultant un recueil traitant de leur partie mais ayant un siècle de date. De toute façon, les penseurs anarchistes ne se sont pas fait faute de répondre à cette argumentation. Ce qui pourra surprendre c'est que le *Dictionnaire universel* de La Châtre s'est donné lui-même un éclatant démenti en publiant un tout autre texte dans son édition en trois volumes de 1899. S'étant assuré la collaboration d'André Girard — qui fut des *Temps nouveaux* — et inspiré des écrits d'Elisée Reclus et de Jean Grave, à la lumière des événements qui s'étaient déroulés entre 1888 et 1894, le docte dictionnaire « rectifie le tir ». A telle enseigne que la définition mériterait d'être reproduite en tract à l'usage de la propagande libertaire et que « l'anarchiste d'en bas » est devenu « celui dont la raison est suffisamment développée pour qu'il n'ait aucun besoin d'une direction extérieure ».

Ordre et désordre

Parmi ceux — et ils sont nombreux — qui ont réagi, plume en main, contre l'interprétation, le plus souvent volontairement erronée du mot *anarchie*, Pierre Kropotkine est sans doute celui qui a posé le problème avec le plus de vigueur et de netteté. Sa réponse est pour ainsi dire un « classique » de l'anarchisme. La citation tirée de « Paroles d'un Révolté » est connue. Elle est longue. Elle est nécessaire :

Mais ce mot, (l'anarchie), nous dit-on, éveille dans l'esprit la négation de l'ordre, partant, l'idée de désordre, de chaos ?

Tâchons cependant de nous entendre. — De quel ordre s'agit-il ? Est-ce de l'harmonie que nous rêvons, nous les anarchistes ?

De l'harmonie qui s'établira librement dans les relations humaines, lorsque l'humanité cessera d'être divisée en deux classes, dont l'une sacrifiée au profit de l'autre ? De l'harmonie qui surgira spontanément de la solidarité des intérêts lorsque tous les hommes feront une seule et même famille, lorsque chacun travaillera pour le bien-être de tous, et tous pour le bien-être de chacun ? Evidemment non ! Ceux qui reprochent à l'anarchie d'être la négation de l'ordre, ne parlent pas de cette harmonie de l'avenir ; ils parlent de l'ordre tel qu'on le conçoit dans notre société actuelle. — Voyons donc ce qu'est cet ordre que l'anarchie veut détruire.

L'ordre, aujourd'hui, — ce qu'ils entendent par ordre, — c'est les neuf dixièmes de l'humanité travaillant pour procurer le luxe, les jouissances, la satisfaction des passions les plus exécrables à une poignée de fortunés.

L'ordre, c'est la privation de ces neuf dixièmes de tout ce qui est la condition nécessaire d'une vie hygiénique, d'un développement rationnel des qualités intellectuelles. Réduire neuf dixièmes de l'humanité à l'état de bête de somme vivant au jour le jour, sans jamais oser penser aux jouissances procurées à l'homme par l'étude des sciences, par la création artistique, — voilà l'ordre !

L'ordre c'est la misère, la famine devenue l'état normal de la société. C'est la terre enlevée aux paysans pour l'éleve du bétail qui servira à nourrir les riches ; c'est la terre laissée en friche plutôt que d'être restituée à celui qui ne demande pas mieux que de la cultiver.

L'ordre, c'est la femme qui se vend pour nourrir ses enfants, c'est l'ouvrier réduit à l'état de machine. C'est le fantôme de l'ouvrier insurgé aux portes du riche, le fantôme du peuple insurgé aux portes des gouvernants.

L'ordre, c'est une minorité infime, élevée dans les chaires gouvernementales, qui s'impose pour cette raison à la majorité et qui dresse ses enfants pour occuper plus tard les mêmes fonctions afin de maintenir les mêmes privilèges, par la ruse, la corruption, la force, le massacre.

L'ordre, c'est la guerre continue d'homme à homme, de métier à métier, de classe à classe, de nation à nation. C'est le canon qui ne cesse de gronder en Europe, c'est la dévastation des campagnes, le sacrifice de générations entières sur le champ de bataille, la destruction en une année de richesses accumulées par des siècles de rude labeur.

L'ordre, c'est la servitude, l'enchaînement de la pensée, l'avilissement de la race humaine, maintenue par le fer et par le fouet. C'est la mort soudaine par le grisou, la mort lente par l'enfouissement de centaines de mineurs déchirés ou enterrés chaque année par la cupidité des patrons, et mitraillés dès qu'ils osent se plaindre. Voilà l'ordre !

Et le désordre, — ce qu'ils appellent le désordre ?

C'est le soulèvement du peuple contre cet ordre ignoble, brisant ses fers, détruisant les entraves et marchant vers un meilleur avenir. C'est ce que l'humanité a de plus glorieux dans son histoire.

C'est la révolte de la pensée à la veille des révolutions, c'est le renversement des hypothèses sanctionnées par l'immobilité des siècles précédents ; c'est l'éclosion de tout un flot d'idées nouvelles, d'inventions audacieuses, c'est la solution des problèmes de la science.

Le désordre, c'est l'abolition de l'esclavage antique, c'est l'insurrection des communes, l'abolition du servage féodal, les tentatives d'abolition du servage économique.

Le désordre, c'est l'insurrection des paysans révoltés contre les prêtres et les seigneurs, brûlant les châteaux pour faire place aux chaumières, sortant de leurs tanières pour prendre sa place au soleil !

Le désordre, c'est 1848, faisant trembler les rois et proclamant le droit au travail. C'est le peuple de Paris qui combat pour une idée nouvelle et qui, tout en succombant sous les massacres, lègue à l'humanité, l'idée de la commune libre, lui fraye le chemin vers cette révolution dont nous sentons l'approche et dont le nom sera la Révolution sociale.

Le désordre, — ce qu'ils nomment le désordre, — ce sont les époques pendant lesquelles des générations entières supportent une lutte incessante et se sacrifient pour préparer à l'humanité une meilleure existence, en la débarrassant des servitudes du passé. Ce sont les époques pendant lesquelles le génie populaire prend son libre essor et fait en quelques années des pas gigantesques, sans lesquels l'homme serait resté à l'état d'esclave antique, d'être rampant, avili par la misère.

Le désordre, c'est l'éclosion des plus belles passions et des plus grands dévouements, c'est l'épopée du suprême amour de l'humanité !

Le mot anarchie, impliquant la négation de cet ordre et impliquant le souvenir des plus beaux moments de la vie des peuples, n'est-il pas bien choisi pour un parti (1) qui marche à la conquête d'un avenir meilleur ?

Cinquante ans après, cette apostrophe est encore impeccable. Il n'y a pas un mot à changer. Complétons-la par une citation du même Kropotkine, tirée de *L'anarchie, sa philo-*

(1) Parti est pris là dans le sens large du terme, les anarchistes ne constituant pas un parti ainsi qu'on l'entend en politique.

sophie, son idéal (2), reproduction d'une conférence donnée par l'auteur à Paris, le 6 mars 1896 :

En même temps qu'une nouvelle vue d'ensemble, une nouvelle philosophie, s'élabore ainsi dans les sciences, nous voyons aussi s'élaborer une conception de la société, tout à fait différente de celles qui ont prévalu jusqu'à nos jours. Sous le nom d'anarchie, surgit une interprétation nouvelle de la vie passée et présente des sociétés, en même temps qu'une prévision concernant leur avenir, conçus l'une et l'autre dans le même esprit que la conception de la nature dont j'ai parlé. L'anarchie se présente comme une partie intégrante de la philosophie nouvelle, et c'est pourquoi l'anarchie se trouve en contact sur un si grand nombre de points, avec les plus grands penseurs et poètes.

En effet, il est certain qu'à mesure que le cerveau humain s'affranchit des idées qui lui furent inculquées par les minorités de prêtres, de chefs militaires, de juges tenant à asseoir leur domination et de savants payés pour la perpétuer, — une conception de la société surgit, dans laquelle il ne reste plus de place pour ces minorités dominatrices. Cette société, rentrant en possession de tout le capital social accumulé par le travail des générations précédentes, s'organise pour mettre ce capital à profit dans l'intérêt de tous, et se constitue sans refaire le pouvoir des minorités. Elle comprend, dans son sein, une variété infinie de capacités, de tempéraments et d'énergie individuelle : elle n'exclut personne. Elle appelle même la lutte, le conflit, parce qu'elle sait que les époques de conflit, librement débattus, sans que le poids d'une autorité constituée fût jeté d'un côté de la balance, furent les époques du plus grand développement du génie humain. Reconnaissant que tous ses membres ont, de fait, des droits égaux à tous les trésors accumulés par le passé, elle ne connaît plus la division entre exploités et exploités, entre gouvernés et gouvernants, entre dominés et dominateurs, et elle cherche à établir une certaine comptabilité harmonique dans son sein, non en assujettissant tous ses membres à une autorité, par fiction, qui serait censée représenter la société, non en cherchant à établir une uniformité, mais en appelant tous les hommes au libre développement.

Elle cherche le plus complet développement de l'individualité, combiné avec le plus haut développement de l'association volontaire sous tous les aspects, à tous les degrés possibles ; pour tous les buts imaginables : association toujours changeante, portant en elle-même les éléments de sa durée, et revêtant les formes qui, à chaque moment, répondent le mieux aux aspirations multiples de tous. Une société enfin, à laquelle les formes préétablies, cristallisées par la loi, répugnent, mais qui cherche l'harmonie dans l'équilibre, toujours changeant et fugitif entre les multitudes de forces variées et d'influences de toute nature, lesquelles suivent leur cours et, précisément, grâce à la liberté de se produire au grand jour et de se contrebalancer, peuvent provoquer les énergies qui leur sont favorables quand elles marchent vers le progrès.

(2) Plaquette rééditée aux Editions du « Libertaire ».

Cette conception et cet idéal de la société ne sont certainement pas nouveaux. Au contraire, quand nous analysons l'histoire des institutions populaires — le clan, la commune, le village, l'union des métiers la « guilde » et même la commune urbaine du moyen âge à ses débuts, nous retrouvons la même tendance populaire à constituer la société dans cette idée — tendance qui fut toujours entravée, d'ailleurs, par les minorités dominatrices. Tous les mouvements populaires portaient plus ou moins ce cachet, et chez les anabaptistes et leurs précurseurs, nous trouvons les mêmes idées nettement exprimées, malgré le langage religieux dont on se servait alors. Malheureusement, jusqu'à la fin du siècle passé, cet idéal fut toujours entaché d'un esprit théocratique et ce n'est que de nos jours qu'il se présente, débarrassé des langes religieux, comme une notion de la société, déduite de l'observation des phénomènes sociaux.

L'anarchisme est-il réalisable ?

L'argumentation que nous venons de produire est frappée au coin par la logique. Sa tournure littéraire est parfaite ; elle n'est même pas dénuée d'une certaine envolée poétique. Elle est acceptée en général assez facilement. La difficulté surgit lorsqu'il s'agit d'aborder le plan pratique.

Nous écartons les détracteurs systématiques qui souvent ont un intérêt direct à voir se perpétuer le régime actuel. Il reste les sceptiques qui, en toute bonne foi, ne croient pas à la possibilité de vivre sur des bases anarchistes.

Depuis soixante-dix ans la propagande libertaire se heurte à ces désabusés qui reconnaissent la nocivité de tous les systèmes autoritaires qui se sont succédé, jusque et y compris le totalitarisme de toute obéissance, tout en se refusant à un effort réel pour conquérir la liberté.

Les anarchistes seraient bien naïfs s'ils se figuraient aboutir tout naturellement dans leur entreprise, qui consiste à transformer du tout au tout la société, sans heurt d'aucune sorte. Ce serait absolument contraire à tout ce qui se passe dans la nature. Il y a une œuvre énorme à accomplir. Travail éducatif et de propagande. Bien que les événements aillent vite à notre époque, il n'y a pas lieu d'oublier qu'il a fallu plusieurs siècles à la doctrine chrétienne pour s'imposer et que les révolutionnaires néo-marxistes de Russie, qui laissent entendre avec beaucoup de confiance en eux qu'ils sont les héritiers naturels de la bourgeoisie en décomposition, ont eu des précurseurs bien avant la Révolution française.

Pourquoi l'anarchisme qui bute à chaque pas sur des difficultés d'une taille autrement plus redoutable que celles aux-

quelles se sont heurtés les systèmes précités — car il s'agit non plus d'« aménager » mais de « transformer » la façon de se comporter des humains — n'obtiendrait-il point un crédit aussi long ?

Au chrétien, réfugié dans les cavernes ou dans les bois du temps des persécutions romaines a succédé toute une série de prêtres et de papes qui ont mené à leur guise des millions d'hommes.

Lénine qui dans son livre *L'Etat et la Révolution* cite son maître F. Engels en ces termes : « *L'Etat est un produit de la société à une certaine étape de son développement. Il constitue l'aveu que cette société s'est empêtrée dans une insoluble contradiction avec elle-même qu'elle s'est scindée en antagonismes inconciliables dont elle est impuissante à se débarrasser. Mais pour que ces antagonismes, ces classes qui ont des intérêts économiques contradictoires, ne se dévorent pas l'une l'autre et ne dévorent pas la société dans une lutte stérile, pour cela une force est devenue nécessaire qui, se plaçant en apparence au-dessus de la société, modérerait le conflit, le maintiendrait dans les limites de l'« ordre ». Cette force, issue de la société, mais se plaçant au-dessus d'elle et s'en éloignant de plus en plus, est l'Etat.* » (page 12, éd. 1947), qui admet lui-même que l'anarchie est l'aboutissement logique de l'évolution humaine après le « dépérissement » intégral de l'Etat (thèse de Marx), après avoir échoué en 1905 dans son entreprise d'instaurer le marxisme dans son pays réussit à troquer, en 1917, grâce à des circonstances imprévisibles trois ans auparavant, sa place de proscrit contre celle de dictateur de toutes les Russies.

Il y eut, du temps de la Rome antique, il y eut, en Russie, sous l'autocratie tzariste, des sceptiques qui ne croyaient pas à la possibilité pour les chrétiens d'accéder au pouvoir, pour les révolutionnaires russes de renverser le régime et la bureaucratie du « petit père ». Et pourtant, aujourd'hui...

Le socialisme libertaire pour sa part a, lui aussi, tenté de passer de la théorie à la pratique. Sans insister sur la tentative makhnoviste en Ukraine dont Voline fut la cheville ouvrière, qui fut anéantie par Léon Trotzky et son armée rouge, il y a lieu de faire connaître les réalisations espagnoles durant la guerre civile contre Franco.

Aristide Lapeyre dans une brochure *Le problème espa-*

gnol (1) donne sur celles-ci des renseignements précis. Dans divers journaux, édités en langue espagnole des relations sont faites sur les collectivités libertaires où l'argent avait disparu et où la vie s'écoulait dans un régime de liberté.

Le « Tertio » de Franco et ses alliés fascistes ont eu raison de l'opiniâtreté de nos camarades. La trahison politique a eu également sa part dans l'affaire. Il n'empêche que le terrain reste ensemencé et que de la terre d'Espagne surgira un jour, dans un temps plus ou moins éloigné, cette réponse à la question que nous posions :

— Oui, l'anarchisme est possible !

Ce que veulent les anarchistes

Il ne nous viendrait pas à l'idée de nier qu'en France il est moins commode de faire des prosélytes. Ceci est une constatation de fait.

Nous assistons pourtant depuis quelques années à une montée sensible du nombre des lecteurs pour nos journaux, des auditeurs à nos conférences. Les groupes libertaires prolifèrent et les idées pénètrent dans des milieux auparavant imperméables.

Mettons pourtant en garde les nouveaux venus et ceux que nous ne manquerons pas de gagner à nos théories, à la faveur des difficultés actuelles, quant à la facilité d'arriver à nos fins.

Notre tâche est ardue. Elle nécessite courage et ténacité.

Je me répète, il ne faut pas craindre de se répéter en l'occurrence.

Il ne s'agit point de renverser un gouvernement pour le remplacer par un autre, mais d'amener les hommes à se passer de gouvernement. Il faut pour cela qu'ils en soient capables à tout point de vue.

Badigeonner de blanc, de bleu, de rouge ou de vert la guérite du factionnaire qui monte la garde devant la caserne est chose aisée ; amener l'individu à se révolter spontanément contre l'encasernement du corps et de l'esprit est plus difficile.

Acquérir une majorité au parlement à coups d'affiches, de discours, de promesses fallacieuses ; s'emparer du pouvoir par la violence et assurer la marche hésitante d'une société bancaire à son profit pour un temps donné ; faire perdurer le

(1) Aux « Editions Elisée-Reclus ».

régime des prisons ou instaurer des camps de concentration pour ses adversaires ou encore les supprimer purement et simplement est à la portée du premier parti politique venu. Il lui suffit de faire preuve d'assez d'astuce, de quelque audace et de ne pas s'embarrasser de scrupules. La fin en ce cas justifie les moyens.

Point n'est besoin de transformer l'individu pour obtenir de l'électeur un vote de confiance ? Chacun est fixé là-dessus depuis que nous avons assisté à des majorités à 99 %. Tout autre est la besogne de l'anarchiste qui s'attaque à la structure de la société actuelle, en doit démonter toutes les pièces et en changer tous les rouages.

Entre l'Autorité et la Liberté, il n'y a pas de compromis possible. Cette affirmation différencie l'anarchisme de tous les autres systèmes politiques ou philosophiques. Cela n'implique pas que les moyens préconisés par les théoriciens anarchistes soient identiques.

Leurs adversaires pensent les mettre en difficulté en les invitant à accorder leurs violons sur ces moyens. C'est de bonne polémique mais de piètre argumentation. Il est facile de leur faire pièce. Vous nous avez, messieurs les « autoritaires » montré tout votre savoir-faire. Du clan primitif à la démocratie populaire, vous avez tout essayé. Notre époque est l'aboutissement logique de vos errements. Royautés, républiques, fascismes, dictatures ont fait leurs preuves. Tout se termine dans le sang, dans les ruines, dans les privations, dans la misère. L'Histoire recommence sans relâche, les mêmes causes engendrant les mêmes effets.

Pourquoi ceux qui font confiance à la liberté et récusent l'Etat devraient-ils marcher au pas cadencé ? Pourquoi l'éventail des opinions, des idées, des expériences qui est excellent chez les « autoritaires » serait-il néfaste chez les « libertaires » ?

Les anarchistes étant des hommes commettent parfois des erreurs ; nous ne les dissimulerons pas au cours de la documentation que nous allons présenter. On ne pourrait les leur reprocher que s'ils persistaient dans celles-ci. On verra que ce n'est pas le cas.

Lors, voyons ce qu'ils veulent :

Postulat : De l'autorité jaillissent des iniquités de toutes sortes.

Sur le plan politique, les anarchistes ont à lutter en tout

premier lieu contre les lois imposées par cette autorité qui dispose pour les faire respecter de la magistrature, de la police, de la gendarmerie, de l'armée et dont la prison est le dernier argument. Les guerres découlent, outre leurs causes économiques ou idéologiques, de l'entretien d'armées permanentes qui pèsent d'un poids formidable sur les budgets des divers Etats. En France des économistes prétendaient en 1936 que sur cent francs d'impôts, cinquante-quatre francs allaient à la préparation de la guerre, camouflée en défense nationale. Le désastre a eu lieu. 1940 a démontré l'inutilité des crédits alloués à l'armée, mais l'aveuglement des gouvernants est tel qu'en 1948, quatre cents milliards — plus d'un milliard par jour — sont affectés aux mêmes budgets. Et 1949 s'annonce plus onéreux encore.

Dans le domaine économique, l'iniquité et l'injustice sont aussi flagrantes que dans le domaine politique. En premier lieu : le salariat (exploitation de l'homme par l'homme) avec comme corrolaires le commerce, les concurrences économiques de peuple à peuple, de groupes de peuples à groupes de peuples. C'est là, tout comme l'entretien des armées permanentes, l'une des causes primordiales des guerres. Guerres coloniales d'abord, guerres universelles ensuite. Nous savons pour en avoir subi les effets ce que coûtent de deuils et de destructions les conflagrations mondiales du vingtième siècle. L'Etat, par ses exigences monétaires sans cesse plus tyranniques, a poussé le commerce et l'industrie dans la voie de la concentration capitaliste. C'est ainsi qu'est né le trust. L'argent, auxiliaire du capital, est la cause de la plupart des misères humaines. Du capital et de l'argent naissent toutes les calamités qui désolent l'humanité : faillites, gaspillage, réclame, publicité, grèves, lock-out, chômage, concurrence, agiotage, accaparement, vols, crimes, cupidité, vagabondage, mendicité, prostitution, etc. Sur chacun de ces fléaux, l'anarchiste a son mot à dire. Chacun d'eux constitue pour lui un terrain de lutte.

Le domaine moral est-il mieux partagé ? L'autorité l'a-t-il épargné ? Non point. Le système moral n'a rien à envier aux systèmes politique et économique. La morale depuis des millénaires est basée sur des superstitions. De nos jours, malgré nos prétentions à une civilisation poussée à son degré extrême, les sanctuaires religieux sont encore à l'heure des offices emplis de fidèles et la race des bigots n'est pas menacée d'extinction. Les marchands d'amulettes et de gris-gris prospè-

LE LIBERTAIRE
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

LES MINEURS ONT REPRIS

C.N.T.

Le combat

SYNDICALISTE

PENSEE et ACTION

DEFENSE DE L'HOMME

LA GRANDE REFORME
(Fondée par Eugène Humbert 1931-1939)
14, Rue de la Doune, PARIS 13^e

DEMOGRAPHIE

Ce qu'il faut dire

Petit L'Unique

LE REVEIL ANARCHISTE
Fondateur: LOUIS BERTON

Ensemble de la presse anarchiste de langue française paraissant en novembre 1948. En décembre a paru, sous les auspices de la Fédération anarchiste, une revue ronéotypée « Etudes anarchistes ».

rent, le règne des thaumaturges est à son apogée. Les religions, la famille, l'enseignement, les préjugés sexuels, tels sont les problèmes moraux qui attendent la solution anarchiste.

Pour nous résumer, l'anarchisme s'emploie à la disparition de l'Etat dans le domaine politique ; du capitalisme dans le domaine économique ; de la religion dans le domaine moral. Les trois causes principales de ce que Sébastien Faure a appelé la *douleur universelle*.

Nous aurons maintes fois l'occasion de traiter par le détail tous ces sujets en analysant le Mouvement anarchiste et l'action de ses militants.

Les diverses tendances de l'anarchisme

Ceci dit, on peut considérer que trois grands courants se réclament de la philosophie anarchiste : *L'anarchisme-communiste* ou *communisme libertaire*, *L'anarchisme individualiste*, *L'anarcho-syndicalisme*.

Ils sont nés de la diversité des théories exposées par une série de philosophes qui ont nom : Godwin, Stirner, Proudhon, Tucker, Bakounine, Kropotkine, Tolstoï. Leur manière de concevoir l'organisation de la société au lendemain de la disparition de l'Etat — ils sont tous antiétatistes, bien entendu — a tout naturellement créé ces courants. Sous l'impulsion de certains éléments ils se sont parfois heurtés avec violence, niant même leur parenté. De nos jours, l'apaisement est venu renforçant l'efficacité de la propagande libertaire.

Si l'uniformité dans le mouvement anarchiste risque d'entraîner une sorte de conformisme qui nuirait en fin de compte aux thèses préconisées, les luttes intestines ne sont pas moins néfastes.

A la vérité, un classement — quasi traditionnel — est assez arbitraire. Aux sept « chefs d'école » se sont ajoutés des propagandistes actifs qui ont influencé les trois courants.

Le communisme libertaire découle des écrits de Pierre Kropotkine, Elisée Reclus, Jean Grave, Sébastien Faure et pour partie Bakounine.

L'anarchisme individualiste est plus divers. Stirner, Godwin, Tucker, Mackay sont ses représentants les plus anciens. Janvion et Paraf-Javal ont eu leur heure. Albert Libertad et ceux de « l'anarchie » également.

E. Armand, animateur de toute une série de feuilles individualistes, sur la brèche depuis plus de quarante ans, défend

un associationisme à mi-chemin entre le communisme et l'individualisme. De son livre, *L'Initiation individualiste anarchiste* (1), extrayons ce passage où il stigmatise le milieu social :

« Un chaos d'êtres, de faits et d'idées ; une lutte désordonnée, âpre, sans merci, un mensonge perpétuel ; une roue qui tourne aveuglément, juchant un jour celui-ci au pinacle et le lendemain l'écrasant sans pitié.

« Une masse, riches et pauvres, esclave de préjugés séculaires, héréditaires. Les uns parce qu'ils y trouvent leur intérêt, les autres parce qu'ils sont plongés dans l'ignorance ou n'en veulent point sortir. Une multitude dont le culte est l'argent et l'aboutissant l'homme enrichi ; une foule abruti par les préjugés, le système d'enseignement, une existence artificielle, l'abus de l'alcool ou l'usage des aliments falsifiés ; la cohue des dégénérés d'en haut et des dégénérés d'en bas, sans aspirations profondes, sans autre but que celui de « parvenir » ou de « se la couler douce ». Un provisoire qui menace sans cesse de se transformer en définitif et un définitif qui menace de n'être jamais qu'un provisoire. Des vies qui mentent aux convictions affichées et des convictions qui servent de tremplin aux ambitions louches. Des libres-penseurs qui se révèlent plus cléricaux que les cléricaux et des dévots qui se découvrent de grossiers matérialistes. Du superficiel qui voudrait passer pour du profond et du profond qui ne parvient pas à se faire prendre au sérieux.

« Tableau vivant de la société, cependant mille fois au-dessous de la réalité ! Pourquoi ? Parce que sur chaque visage un masque est plaqué ; parce que nul ne se préoccupe d'être, parce que tous aspirent uniquement à paraître. Paraître, voilà l'idéal suprême, et si l'on désire si goulûment l'aisance ou la richesse, c'est afin de pouvoir paraître.

« Cette manie, cette passion, cette course à l'apparence, à ce qui peut la procurer, elle dévore le plus riche comme le plus vagabond, le plus instruit comme l'illettré. L'ouvrier qui médite du contremaitre souhaite de le devenir à son tour, le négociant qui évalue si haut son honneur commercial ne regarde pas à passer des marchés fort peu honorables ; le petit boutiquier, membre des comités électoraux patriotes et nationalistes s'empresse de transmettre ses commandes aux fabricants étrangers, dès qu'il y trouve son profit ; le révolutionnaire, qui criait à la persécution et qui s'efforçait d'émouvoir les cœurs sensibles quand la bourgeoisie, tenant en main le timon de l'Etat, le traquait, l'emprisonnait, lui niait la liberté de parler et d'écrire, nous le retrouvons une fois qu'il s'est emparé du pouvoir et juché sur le siège dictatorial, aussi tracassier, aussi inquisiteur, aussi intolérant, aussi cruel — davantage parfois — que ceux dont il a pris la place. Le libre-penseur se marie encore volontiers à l'église et y fait souvent baptiser ses enfants. Ce n'est que quand le gouvernement est bien

(1) Ce livre est malheureusement épuisé.

disposé que le religieux ose afficher ses idées et encore se tait-il là où il est bien porté à ridiculiser la religion. Où donc trouver la sincérité ? Partout s'étend la gangrène. Nous la rencontrons au sein de la famille où souvent père, mère, enfants se haïssent et se trompent tout en se disant qu'ils s'aiment, tout en faisant croire surtout qu'ils s'affectionnent. Nous la voyons à l'œuvre dans le couple où mari et femme, mal assortis, se trahissent sans oser rompre le lien qui les enchaîne, ou tout au moins sans s'expliquer franchement. Elle s'étale dans le groupement où chacun cherche à supplanter son voisin dans l'estime du président, du secrétaire ou du trésorier, en attendant de se hisser à leur place lorsqu'ils n'auront plus rien à en tirer. Elle abonde dans les actes de dévouement, les actions d'éclat, dans les conversations privées, dans les harangues officielles. Paraitre ! Paraitre ! Paraitre : pur, désintéressé, généreux — quand on considère pureté, désintéressement, générosité comme de vaines sonnettes ; — moral, honnête, vertueux, quand la probité, la vertu, la moralité sont le moindre souci de ceux qui les professent.

« Où trouver quelqu'un qui échappe à la contagion ?

« On nous objectera que c'est traiter la question de trop haut, ou à un point de vue métaphysique, qu'il faut descendre sur le terrain des réalités ; que la réalité la voici : c'est que la société actuelle est le résultat d'un long processus historique, peut-être à ses débuts, que l'humanité ou les différentes humanités en sont tout simplement à chercher ou à préparer leur voie, qu'elles tâtonnent, trébuchent, perdent leur chemin, le retrouvent, progressent, reculent, — qu'elles sont parfois secouées jusqu'à leur base par certaines crises, entraînées, lancées sur la route des destinées, pour ralentir ensuite leur marche ou battre la mesure sur place ; qu'en grattant un peu le poli, le vernis, la surface des civilisations contemporaines, on mettrait à nu les balbutiements, les enfantillages et les superstitions des préhistoriques, voire des antépréhistoriques.

« Nous ne le nions pas, nous sommes disposé à convenir que ces constatations rendent le problème humain singulièrement complexe, étrangement compliqué. On peut fort bien conclure qu'il n'y a rien à faire qu'à laisser se poursuivre lentement l'« inévitable évolution », à se courber lâchement devant les circonstances, à assister, passif, au défilé des événements et admettre qu'en attendant mieux, tout est bien dans la meilleure des sociétés. Nos thèses, nos opinions, nos propositions n'intéresseront point ceux qui partagent cette façon de voir.

« Nous nous adressons à ceux qui réfléchissent ou sont « en voie de réfléchir » — à ceux qui ne s'accommodent pas de l'apparence et que le stade actuel de l'évolution générale ne satisfait pas. A ceux qui ont conscience de la domination qui les opprime, de l'exploitation qui les écrase. Nous écrivons aussi pour les curieux, les penseurs, les critiques — ceux que ne contentent point les formules qui ne se laissent point discuter ou les solutions bouche-trous. »

Le milieu social ainsi défini que pense E. Armand du « contrat social » que la société actuelle s'est chargée de nous confectionner et qui constitue un contrat léonin par excellence :

« En vain les légalitaires affirmeront-ils que le but de la loi est, non point d'opprimer l'individu, mais de lui assurer, selon ce qu'on dénomme le « contrat social », les possibilités de vivre dans la société, — possibilités qu'en fait la loi délimite, codifie en établissant les droits et les devoirs de chacun vis-à-vis de la société et de la société vis-à-vis de chacun. L'individualiste-anarchiste demandera qui a promulgué ce soi-disant contrat social et aura bientôt fait de démontrer, preuves historiques à l'appui, qu'il a toujours été imposé aux différentes collectivités par une minorité d'êtres forts et rusés, prêtres ou mages, soldats heureux ou conquérants, familles renommées, capitalistes puissants. Jamais, nulle part, aucun contrat social n'a été proposé librement, consenti librement, appliqué librement. Ce que nous connaissons tous du contrat social, c'est son appareil de contrainte et de châtements ; ce sont ses exécutifs et ses souteneurs : mouchards, gendarmes et justiciers ; ce sont les institutions sur lesquelles il se fonde : tribunaux, maisons de détention et bagnes. C'est son enseignement soi-disant laïque, en réalité aussi domestique, aussi déprimant, aussi intolérant que l'enseignement clérical.

« Pour l'individualiste-anarchiste, l'Etat est la forme laïque de l'Eglise comme l'Eglise fut la forme religieuse de l'Etat, ce sont deux ennemis qui se réconcilient toujours sur le terrain de la domination. Qui eût nié jadis la divinité de Jésus, la Trinité ou le mystère de la transsubstantiation, eût été condamné à périr dans les flammes. Qu'on attaque un peu violemment le dogme propriété ou le dogme patrie, uniquement par la parole ou par l'écrit — ou l'un quelconque des dogmes sur lesquels s'étaient les institutions civiles du XX^e siècle — et vous verrez, l'exemple est là, si la prison ne châtie pas le mécréant coupable d'un tel forfait. Qui parle de contrat social ? Des morales désuètes, des préjugés ridicules qui sonnent faux en face des connaissances actuelles et dont, à l'école, on enseigne encore le respect : voilà en vérité le contrat social. »

Si le lecteur compare ce long extrait avec ceux que nous avons donné de P. Kropotkine, il s'apercevra tout de suite de la similitude des critiques en ce qui concerne la société actuelle. Plus tard, nous verrons que des points communs existent encore lorsqu'il s'agit de reconstruire.

Enfin l'anarcho-syndicalisme, dernier venu des courants anarchistes, doit beaucoup à Proudhon et quelque peu à Bakounine. Fernand Pelloutier, E. Pouget, Tortelier et la plupart des animateurs de la C.G.T. d'avant 1914 ont contribué à son départ. Plus récemment, Pierre Besnard dans ses ouvrages : *Le syndicalisme et le mouvement ouvrier*, *Le Monde*

nouveau, l'*Ethique du syndicalisme*, le *Fédéralisme libertaire* définit très exactement cette tendance.

La répression des « menées anarchistes »

Il est évident que l'apparition, puis le développement de l'idée anarchiste a quelque peu inquiété ceux qu'elle visait.

Par l'interdiction d'aborder certains sujets, par la saisie et la destruction des écrits jugés subversifs, par l'emprisonnement des réfractaires aux édits, lois ou arrêtés, l'autorité gouvernementale tente de juguler la propagande anarchiste. Peu de militants actifs, peu de penseurs libertaires ont échappé à la prison pour délit de pensée. A peu près tous les agitateurs eurent affaire aux tribunaux.

La répression se faisant plus féroce, les choses se gâtèrent. Aux écrits succéda la dynamite. Un gouvernement aux abois fit voter des lois spécialement applicables aux anarchistes, comprenant la relégation, et qui ne furent jamais abrogées. Pas plus au moment du « Front populaire » qu'après la « Libération ».

Ce n'est pourtant point faute que l'on ait usé et même abusé de ces lois dites « scélérates ». Comme si elles ne l'étaient pas toutes !

Après avoir peuplé les bagnes, elles se contentèrent par la suite d'alimenter régulièrement les « quartiers politiques » de mal pensants. Et si, pour l'instant, elles semblent en sommeil, il serait peut-être prudent de ne pas conclure hâtivement à leur désuétude.

« Dans la pensée des gouvernants, la répression doit avoir pour conséquence d'intimider, de disperser, de décourager, et finalement de terrasser leurs adversaires. En fait, la répression aboutit à des résultats contraires. Rien ne peut être comparé, comme stimulant à la persécution : c'est le coup de fouet qui, cinglant brusquement le pur-sang, précipite sa course et le rend indomptable. En arrachant le militant à la vie libre, en le séparant de ceux qui l'affectionnent, en l'éloignant des milieux qui lui sont familiers, la prison et l'exil, avivent la haine que lui inspirait déjà l'iniquité sociale. Se creuse en abîme le fossé déjà large et profond qui le séparait du régime oppresseur.

« La persécution se flatte de disperser les rebelles, elle les rapproche. Elle espère les décourager ; elle exalte leur énergie et décuple leur vaillance. Elle croit les terrasser ; elle inscrit, au

fond de leur cœur, en lettres de feu, la farouche résolution qui pousse au prodige d'audace et d'intrépidité : vaincre ou mourir.

« La persécution, même la plus féroce, ne réussira pas à briser le mouvement formidable qui emporte l'humanité vers des formes nouvelles de vie individuelle et sociale. Elle ne parviendra pas à sauver le régime de la débâcle. C'est un duel à mort qui commence et va se poursuivre avec un acharnement grandissant entre l'Autorité qui ne veut pas mourir et se défendra jusqu'à l'épuisement total de ses forces de résistance et la Liberté qui ne peut naître et se développer que sur le cadavre de l'Autorité.

« C'est dans cette lutte sans merci que sont entraînés les anarchistes et ils savent qu'ils n'ont aucun quartier à attendre de la bourgeoisie le jour où ils s'affronteront dans ce duel à la vie, à la mort. »

Ainsi s'exprime Sébastien Faure dans l'*Encyclopédie anarchiste*. Rien n'est plus vrai.

Devient-on anarchiste ?

La vocation anarchiste est-elle innée chez l'individu ou l'acquiert-on ? Sujet fort débattu et sur lequel nombre de lances ont été rompues. Nier l'acquisition, c'est nier la valeur de la propagande. Ne pas reconnaître que certains individus sont en révolte naturelle contre les brimades de la société autoritaire serait tourner le dos à la vérité. La question est donc complexe.

Personnellement, j'ai eu la chance de naître dans une famille qui n'était pas hostile *a priori* au non-conformisme. J'avais quatorze ans en 1913, lorsque mes parents quittaient Neuilly-sur-Seine pour venir s'installer dans une plus lointaine banlieue, riante à l'époque, qui est devenue avec le temps aussi laide que la plupart des villes avoisinant la capitale. Tous les jours, devant le pavillon que nous occupions, passait pour se rendre à son travail, un homme d'aspect sympathique, mi-rapin, mi-ouvrier du bâtiment, qui habitait dans notre avenue une maisonnette modeste, entourée d'un jardinet. Le passant n'était guère liant. Il n'entretenait pas de discours le voisinage et semblait tenu à l'écart par les habitants du quartier.

Un jour, je m'inquiétai auprès de mon père de notre mystérieux voisin. « C'est P... », me répondit-il, un nom à désinence italienne, c'est un anarchiste. J'écarquillais les yeux. L'affaire des « bandits tragiques » venait de se clore par des

exécutions capitales et avait donné à l'anarchisme un regain d'actualité qui expliquait sans doute la méfiance des banlieusards, assez jaloux de leurs droits de propriétaires, à l'encontre de leur bohème voisin. Pour moi, qui ne connaissais de l'anarchisme que ce qu'en avait raconté le journal lu par mon père — *Le Matin* — et c'est là tout un programme — la réponse était insuffisante. A mes yeux, les anarchistes bénéficiaient de cette teinte de romantisme qui plaît à la prime jeunesse et je n'étais pas loin de me représenter P... au volant d'une automobile, grise évidemment, ou manœuvrant un fusil à répétition au seuil d'une banque.

Ma curiosité piquée au vif, j'interrogeais un autre jour mon père sur le même sujet, désirant savoir ce qu'était un anarchiste. A ce nouvel assaut, précis mais inopportun, il répondit par une vague explication, dont je ne me rappelle plus les termes, qui le débarrassa de mon insistance me laissant insatisfait. En 1914, P..., qui avait eu au début de la guerre quelques démêlés avec les autorités militaires, fut finalement expédié aux tranchées du droit et de la civilisation où il trouva la mort.

Lorsque plus tard, en 1919, après l'attentat d'Emile Cottin, je « redécouvris » les anarchistes, je me suis alors demandé, par la façon dont je rentrais de plain-pied dans leurs mœurs et coutumes, qui correspondaient si bien à mon tempérament, si l'incident que je rapporte ici était tellement étranger à mon orientation sociale. Aujourd'hui, je suis à peu près convaincu qu'il ne l'était point.

Comment vient-on à l'anarchisme ?

Certains par tempérament. Ce sont ceux qui restent généralement le plus fidèle aux idées. D'autres parce qu'ils n'ont pas trouvé dans les partis politiques, soit le rang qu'ils y recherchaient, soit les satisfactions morales qu'ils en attendaient, d'autres par accident. Les transfuges amènent parfois la perturbation, imprégnés qu'ils sont des méthodes autoritaires chères aux partis. Les derniers, la plupart du temps ne font que passer.

L'élimination des éléments disparates s'accomplit tout naturellement. Point besoin d'exclusion, le fait qu'il n'y a rien à gagner chez les anarchistes, ni prébendes, ni sinécures, mais de nombreux coups à recevoir donne à réfléchir rapidement aux « oiseaux de passage ».

L'anarchisme et ses détracteurs

Si, en général, les vigoureuses critiques faites par les anarchistes sur le fonctionnement de la société bourgeoise sont acceptées facilement, il n'en est pas de même pour certains points de détail et surtout pour la partie constructive développée par certains théoriciens. Quels sont donc les reproches les plus fréquents ?

Dédaignons l'argument de Lombroso qui représente les anarchistes comme des aliénés. Nous retrouverons plus tard le savant professeur quand il s'agira d'étudier ses ouvrages sociologiques. Hasardons-nous ailleurs.

Egalement ceux de Plékhanov qui dans sa brochure *Anarchisme et socialisme* présentant les idées de Stirner et Proudhon s'attire cette réplique de Lénine — pas précisément tendre habituellement avec l'anarchisme : « Cette brochure contient des raisonnements du plus mauvais goût sur l'impossibilité de distinguer un anarchiste d'un bandit. » (L'Etat et la Révolution » chap. VI, page 93, éd. 1947.) Passage à méditer par les néo-marxistes faisant passer leur rancune doctrinale avant tout autre sentiment et tournant le dos résolument à l'objectivité.

Pour la plupart de ceux qui n'ont étudié ni la philosophie ni la sociologie, c'est-à-dire pour le plus grand nombre, les anarchistes sont des originaux qui se livrent constamment à de mystérieux conciliabules et dont les complots sont ponctués par des attentats. C'est une conception simpliste, certes, mais commune à de nombreuses gens. Il n'y a guère de réponse à faire à pareille manière de voir, sinon d'expliquer posément qu'en effet les anarchistes se réunissent, le plus souvent possible, où ils le peuvent et de préférence pas dans les caves, non pour comploter mais pour discuter des problèmes qui se posent aux hommes lorsqu'il s'agit d'améliorer le sort de l'humanité.

« Les anarchistes après tout ne sont que des paresseux, des envieux, qui ne veulent pas participer aux travaux de la ruche mais entendent, en bons frelons qu'ils sont, profiter des efforts de la collectivité. Pour eux, rien n'est sacré ; ils méprisent ce qu'il est convenu d'admirer ; ils justifient les actions les moins louables », entend-on parfois.

Ceux qui parlent ainsi n'ont, en général, rien compris aux thèses anarchistes et peu fréquenté ceux qui s'en réclament.

Ce qui est le plus lamentable, c'est que ce raisonnement est bien souvent celui qui a cours dans la classe laborieuse qui à tout à gagner à une transformation sociale radicale. Il n'y a qu'un seul argument à opposer : livrez-vous à un examen sommaire de nos doctrines et vous reviendrez bien vite de votre erreur. Au surplus, l'étude de la vie des propagandistes anarchistes les plus connus vous démontrera qu'il s'agit là d'hommes sérieux, travailleurs, désintéressés, qui eussent pu dans l'échelle sociale acquérir un de ces postes où il est permis et naturel d'exploiter son semblable, mais qui ont préféré aux honneurs et aux profits une vie simple et dévouée aux intérêts des plus humbles.

Un policier, nommé Rossignol, qui eut la peau légèrement écorchée par le couteau de l'anarchiste Duval qu'il s'efforçait d'arrêter, s'empressa d'affirmer dans ses Mémoires que les anarchistes étaient tous des policiers. On pourrait croire qu'étant du bâtiment, il avait quelque compétence en la matière. Ce serait là se faire illusion. Le sentiment de vengeance poussa seul notre Javert sur la voie de la calomnie. Moins excusables sont les politiciens qui, pour se débarrasser d'une opposition gênante ont été répétant cette abominable accusation.

Tous les partis, toutes les ligues, tous les groupements politiques, même gouvernementaux, sont surveillés par des hommes assez dénués de dignité et de scrupules pour s'adonner à l'espionnage, prêts à trahir ceux à qui ils se présentent comme des amis. Pourquoi les anarchistes échapperaient-ils à la loi commune ? Ils n'y peuvent rien. Cela ressort de la provocation policière qui ne date pas d'aujourd'hui. Les révolutionnaires sincères ont payé un lourd tribut à cette calomnie atroce lancée par de peu scrupuleux adversaires. Blanqui, Barbès, Vermorel et combien d'autres parmi les plus illustres n'ont-ils pas été accusés d'être des provocateurs ?

La facilité relative avec laquelle on évolue dans les groupes anarchistes accrédite cette légende que les « indicateurs » s'y donnent rendez-vous. Nous disons relative car nous avons connu des milieux fermés où dame police a dû, bien malgré elle, rester à la porte. En France, les guesdistes eurent le triste privilège d'inaugurer contre les anarchistes ce mode de « discussion ». Ceci provient sans doute de ce que leur chef, dans ses débuts, eut besoin des anarchistes et de leurs journaux pour véhiculer sa prose. La reconnaissance en matière politique revêt très souvent cet aspect.

La preuve en ces questions policières n'est pas facile à faire, mais tout de même : Azew était-il anarchiste ? Et Métyayer que démasqua Almereyda ? Almereyda lui-même, que n'a-t-on pas dit sur lui ! Il se chargeait pourtant de fustiger les anarchistes ! Et combien d'autres dans les partis politiques plus récemment. Non, véritablement, c'est là un argument qui fait long feu.

Qu'au moment des attentats anarchistes de 1894, et durant les périodes où le gouvernement républicain avait tout à craindre de l'agitation anarchiste, des individus louches se soient glissés dans les rangs des compagnons, c'est fort probable. Tout comme il s'en infiltre de nos jours dans les milieux communistes, gaullistes et syndicaux dont l'action inquiète le ministre de l'Intérieur. Il n'est pas une association politique ou sociale qui puisse se prétendre immunisée contre ce virus.

Les anarchistes peuvent donc, à bon droit, mépriser d'aussi basses insinuations.

Mais il est des contradicteurs qui nous disent : « Tout cela est bien joli ; vous supprimez les lois, les gendarmes, les patrons, chacun fait ce qu'il veut, c'est-à-dire que chacun est libre de ne pas se rendre à son travail, ou de se livrer à mille excentricités. Que ferez-vous des paresseux ? Que direz-vous au mécanicien arrêtant sa locomotive en pleine campagne parce que tel est son bon plaisir ?

Evidemment le coup, porté droit, fait toujours son effet. Et chacun de guetter l'embarras de l'anarchiste aux prises avec ce qu'abusivement on nomme le « bon sens ».

Cette « colle » pouvait avoir cours il y a quelques années. Aujourd'hui, elle prête à sourire.

Il n'a jamais été dans les intentions des anarchistes d'obliger leurs contemporains à pratiquer leurs théories. Il est évident qu'une « société anarchiste » ne peut fonctionner si ses animateurs ne sont qu'une petite minorité.

Nous sommes persuadé que le temps et les erreurs actuelles de nos gouvernants travaillent à créer le climat qui permettra l'essai d'application, puis le succès des doctrines anarchistes. N'étant point devin, ne fixons pas de date ; là d'ailleurs n'est pas l'intérêt.

S'il est admis — et les objections qui précèdent impliquent que c'est admis — que le système anarchiste est appliqué et fonctionne normalement, on ne peut nier que le plus grand

nombre a été amené à envisager cette solution comme la seule possible, permettant de sortir de l'impasse où nous nous trouvons. Or, il serait curieux de voir adopter des théories nouvelles, changeant radicalement les us et coutumes, par des gens soucieux au premier chef de saboter les résultats qu'on en attend. Il ne pourrait donc s'agir que de cas individuels, absolument noyés dans la multitude qui, elle, travaille en vue de la réussite.

Il reste donc à nous démontrer que ces « cas » seraient nombreux et dangereux ? S'ils l'étaient, c'est que l'expérience aurait été lancée trop tôt et avec une confiance en soi confinant à l'imprudenc. Tout serait à recommencer et l'échec de la tentative prouverait simplement que pour faire une telle révolution il faut des révolutionnaires conséquents et non des phraseurs.

Dans un bouillonnement de cette envergure où toute l'armature sociale s'écroulera, où les intérêts privés disparaîtront au profit de l'intérêt général, où chacun, soucieux de sa responsabilité, se sentira un rouage cohérent dans la « grande métamorphose » qu'elle pourrait être la nocivité d'une action menée par quelques « tire-au-flanc » ou quelques originaux ?

Et devrions-nous renoncer à toute action sous le prétexte que la totalité de l'humanité n'a pas donné son accord. Cela ferait la part belle aux profiteurs des régimes autoritaires qui auraient tout loisir de multiplier les obstacles.

Giovanna Berneri, dans un opuscule récent (1), s'adressant symboliquement aux mères, répond avec pertinence à ces contradicteurs soucieux d'atteindre immédiatement la perfection : « *Lorsque vous incitez votre enfant à faire maladroitement ses premiers pas, sachant qu'il finira par tomber ou par donner de la tête contre un mur, que répondrez-vous à celui qui vous demanderait, avec le même sourire que nos contradicteurs : mais pourquoi ne munissez-vous pas votre bébé d'une paire de béquilles qui l'aideraient à marcher sans risque ? Vous savez que votre fils doit apprendre à marcher en marchant. Vous savez que c'est seulement en marchant qu'il apprendra à marcher et que les béquilles, au lieu de l'aider, l'empêcheraient d'avancer. Vous savez que peu importe quelques égratignures, parce que c'est la seule façon pour lui de faire son apprentissage et de réussir peu à peu à*

(1) *La Société sans Etat*, aux Editions Elisée-Reclus »

se tenir droit sur ses petites jambes et à en coordonner les mouvements. »

Il serait facile de multiplier ces exemples car l'humanité, depuis l'âge des cavernes, n'a progressé que par tâtonnements dans tous les domaines.

Nous abordons une ère nouvelle où la machine sera réellement l'esclave de l'homme le jour où nous le voudrons, alors que nous sommes, grâce aux systèmes autoritaires périmés que sont les nôtres, en cette moitié du vingtième siècle, les esclaves de la machine.

L'abondance est là. La suppression du profit, en décuplant nos possibilités, la fera jaillir littéralement sur la terre entière. En surveillant la démographie, en proportionnant intelligemment les populations aux ressources des diverses régions, indispensables correctifs, le monde deviendra un véritable eldorado.

Que d'encre ont fait couler les quatre à cinq heures de travail prévues par Kropotkine et les vulgarisateurs de ses théories pour faire « tourner » la société libertaire à la condition que disparaissent les métiers néfastes ou inutiles et que chacun ait sa place au travail !

Controverses désuètes à l'heure où l'atome nous promet un formidable bond en avant.

Un cargo de dix mille tonnes d'uranium, disait un savant dernièrement en Sorbonne, donnerait l'énergie atomique correspondant au travail de cinquante esclaves mis à la disposition de chaque famille française. Ceci est la déclaration, non d'un anarchiste kropotkinien, mais d'un membre de l'Institut des Recherches atomiques. Il n'y a plus qu'à transposer à l'échelle de l'humanité.

Pensez-vous que l'argument du mécanicien arrêtant son train pour se livrer à je ne sais quelle facétie, puisse encore être pris au sérieux. Dites-nous d'abord comment seront conduites les locomotives, s'il y a encore des locomotives dans cinquante ans ?

Et puis, voyez-vous, si l'anarchisme s'établissait avant le « miracle atomique » et s'il fallait encore des mécaniciens, nous aurions assez de travailleurs libérés de l'esclavage moderne, ayant choisi librement leur travail et l'accomplissant, non point dans la joie — comme il est dit parfois — car nous

ne pensons pas que le travail soit jamais réjouissant, mais avec le sentiment de ne plus être frustré de son effort, pour doubler le nombre des mécaniciens.

Une prose édifiante

Nous voici à l'aise pour aborder la dernière partie de cet avant-propos en donnant un échantillonnage de la littérature qu'a provoqué le Mouvement anarchiste chez ses ennemis les plus réactionnaires.

Nous citerons trois exemples seulement. Nous pourrions en donner mille. Ils ont été choisis non point dans les écrits récents, mais au contraire, volontairement, parmi ceux éclos à l'heure où les attentats de la « période héroïque » inspiraient quelques furieux.

Le premier est extrait du livre « Trois Socialismes » de M. Paul Boilley qui a paru en 1893.

Anarchistes et théoriciens. — Il y a lieu de faire une distinction entre l'anarchisme et l'anarchie, cette dernière n'étant, à tout prendre, qu'une conception parfaitement inoffensive à classer parmi les utopies. Il faut éviter toute confusion entre cette pacifique et innocente théorie et le monstrueux anarchisme dont les sanglants exploits jettent une si sombre lueur sur notre horizon politique.

Certaines personnes voient dans l'anarchie une société composée d'hommes si bien pénétrés des sentiments de justice, de solidarité et d'amour du prochain, que leur conscience seule et le charme d'une touchante fraternité, suffiront pour les maintenir en accord parfait, rendant inutile toute législation, toute autorité, tout gouvernement. Cette variété d'évolutionnistes — chose qui peut paraître bizarre — recrute ses adhérents dans la plus pure bourgeoisie libérale et lettrée, ce qui explique pourquoi l'anarchie utopique n'a rien à démêler avec les chevaliers de la révolte. Loin de fleurir la dynamite, elle dégage, au contraire, un parfum de bonne compagnie, avec de certaines grâces scientifiques d'une aimable allure, qui lui ont donné accès dans les salons aristocratiques, où en cultive assez volontiers la philanthropie.

Sans insister sur l'arbitraire de la classification, on peut s'expliquer la diatribe par cela même que l'anarchisme, encore à ses débuts, soulevait d'enthousiasme un certain nombre d'écrivains — dont le talent était reconnu — qui n'hésitaient pas à proclamer que les abus de la bourgeoisie provoquaient et justifiaient les « chocs en retour ».

Octave Mirbeau, Paul Adam, Séverine, Zo d'Axa, et même Maurice Barrès, pour n'en citer que quelques-uns, à des degrés divers, appuyèrent la « tornade anarchiste » et des journaux bourgeois tels *Le Figaro*, *L'Echo de Paris*, *Le Jour-*

nal, etc., présentèrent les événements sous un jour en partie favorable.

Cela suffisait à enrager la presse réactionnaire et l'écho se répercutait dans les écrits des littérateurs bien-pensants.

Egalement sectaire l'opinion que M. Alexandre Bérard professait dans ses *Documents d'Etudes sociales* parus à Lyon quatre ans après :

« Les anarchistes sont fatalement religieux et leur état d'esprit à eux, à tous les agents de la propagande par le fait, est bien celui de tous les féroces propagateurs des doctrines religieuses : des Arabes promenant le feu et le glaive sur toutes les côtes méditerranéennes, de Charlemagne égorgeant les Saxons pour les convertir à la foi du Christ, des moines des siècles passés élevant les innombrables et monstrueux bûchers de l'Inquisition ! Cela est si vrai que des théoriciens eux-mêmes, les philosophes de la secte, ceux-là mêmes qui sont incapables de commettre un assassinat anarchique de leurs propres mains, sont imprégnés de cette idée qu'il faut sacrifier quelques hommes, très nombreux même, pour la réalisation du bonheur humanitaire rêvé par leur imagination. »

Depuis plus de deux ans, le calme était revenu. Le procès des Trente s'était terminé par l'acquittement général des théoriciens et le bilan des « attentats anarchistes » se soldait par quelques portes pulvérisées et un nombre infime de morts dont quelques-uns dus à l'imprudence des « agents de l'ordre ». En revanche, quatre exécutions capitales — dont celle de Vaillant qui n'avait tué personne — des centaines d'années de bagne et de prison, des milliers de perquisitions, des lois d'exception.

On peut se demander ce qui autorise l'auteur des lignes citées à comparer, même proportions gardées, l'action anarchiste de 1892-1894 avec les exactions mises en parallèle L'outrance elle-même plaide contre son auteur.

La dernière citation amènera notre conclusion et fera justice des attaques dont l'anarchisme est l'objet. Elle provient d'un ennemi déclaré de tout ce qui, de près ou de loin, se réclame du socialisme puisqu'il s'agit de Maxime du Camp, l'auteur des *Convulsions de Paris*, le critique des *Débats*, de la *Revue de Paris*, de la *Revue des Deux-Mondes*.

C'est dans cette revue, classiquement réactionnaire, à propos de l'*Apothéose de Napoléon*, fresque où le peintre Ingres représentait l'anarchie sous la forme monstrueuse d'un démon quasi traditionnel, que l'insulteur des communards de 71 écrivait :

« Nous sommes reconnaissant à M. Ingres de n'avoir pas peint l'anarchie sous la forme consacrée d'une hydre ou d'un serpent. Mon Dieu ! est-ce que depuis le temps que l'on la terrasse en littérature, en peinture et en sculpture, cette vieille « hydre de l'anarchie » n'est pas morte encore ? Je ne sais, mais il me semble qu'on ne l'a jamais bien comprise. Elle est laide, j'en conviens de grand cœur, mais sa laideur ne serait-elle pas un masque ? Arrachons-le hardiment, et derrière nous trouverons peut-être le visage pâle, extatique et songeur de ce jeune homme éternel qu'on appelle le Progrès ! Hélas ! Galilée ne fût-il pas un anarchiste ? La société ressemble un peu à une femme : un jour, elle se déforme, son visage s'altère, sa santé s'épuise, de grandes douleurs se font en elle ; elle crie, elle prie, elle se désespère, elle prend chacun à témoin de ses souffrances, elle croit qu'elle va mourir et, tout à coup, elle met au monde un enfant vagissant qui la rend orgueilleuse et qui peut-être plus tard sauvera l'humanité.

Quel plus bel hommage l'anarchie peut-elle espérer ?

Il reste à écrire son histoire. A la montrer, objectivement, sous sa forme réelle. A dégager du fatras des critiques et des attaques de parti pris son aspect philosophique et social.

Assistez, ami lecteur, à sa naissance, à son développement, à son épanouissement. Vous verrez jusqu'à quel point s'applique à elle ces lignes d'Albert Thierry, tirées de ses *Réflexions sur l'éducation* : « Travaillez et vous souffrirez et vous resterez pauvres, et personne ne peut vous garantir l'amour ; mais fidèles à vous-mêmes et avec l'aide de vos frères vous deviendrez dignes de délivrer le monde. »

Alors, vous viendrez, nous en sommes certain, participer à la vie anarchiste et vous bercer de nos espoirs.



SERVICE DE LIBRAIRIE

Note importante. — Vu l'instabilité des cours, nous ne pouvons garantir d'un mois sur l'autre les prix des volumes ou du port. Vous avez intérêt à faire des commandes fortes (plusieurs volumes), quitte à les espacer. Il s'agit de se défendre contre les tarifs scandaleux portés à 30 francs ou 45 francs pour l'envoi d'un volume et de la recommandation passée à 40 francs.

Tenez compte aussi que tout envoi de plus de 300 francs (port déduit) bénéficie pour nos abonnés d'une remise de 15 % inscrite à leur compte-abonnement, alors qu'au-dessous de cette somme elle n'est que de 10 %.

Les envois de fonds doivent être faits nommément à Louis Louvet, 11, rue de Sévigné, Paris (4^e), en employant de préférence le compte chèque postal : 880-87 Paris. Ajouter 40 francs pour la recommandation.

		Prix	Port
		en	+
J. DELPHY et F. PLANCHE	<i>Kropotkine</i> (Bois gravé de J. Lebedeff). Un vol. 200 pages.	150	30
Max STIRNER	<i>L'Unique et sa propriété.</i> (Préface de E. Armand). Un vol. 400 p.	325	30
Gaston LEVAL	<i>L'indispensable révolution.</i> Un vol. 200 pages	160	30
G. de LACAZE-DUTHIERS	<i>Sous le sceptre d'Anasthasie</i> (Mes démêlés avec la censure). Un vol. 196 pages	250	30
Paul GILLE	<i>La grande métamorphose</i> (Etude d'anthropologie et de morale). Un vol. 128 pages	100	30
Han RYNER	<i>Face au public.</i> Un vol. 172 pages	200	30
—	<i>Les voyages de Psychodore.</i> Un vol. 180 pages	200	30
—	<i>La tour des peuples.</i> Un vol. 190 pages	260	30
Aurèle PATORNI	<i>La débâcle de l'élite.</i> Un vol. 196 pages	150	30
—	<i>Le rire dans le cimetière.</i> Un vol. 190 pages	100	30
—	<i>La grande retape.</i> Un vol. 256 pages	100	30
Ernest RENAN	<i>La vie de Jésus.</i> Un vol. 424 pages	390	45
Jean MARESTAN	<i>L'Education sexuelle.</i> Un vol. 340 pages	200	30
Louis LECOIN	<i>De prison en prison.</i> Un vol. 224 pages	160	30
Emery REVES	<i>Anatomie de la paix.</i> Un vol. 320 pages	110	30
Fernand PELLOUTIER	<i>Histoire des Bourses du Travail.</i> Un vol. 340 p.	150	30